

Le général von Mackensen.

A Toury, le 5 octobre, le prince Albert de Prusse demanda des volontaires pour accomplir une reconnaissance qui laissait prévoir la mort de ceux qui la tenteraient. Mackensen répondit à l'appel. Quelques soldats se présentèrent. Auguste Mackensen fut placé à la tête de quatre d'entre eux et la petite troupe partit. Mackensen pénétra dans les lignes françaises, y observa ce qui faisait l'objet de sa mission. Pour revenir, les cinq hommes de la petite troupe se séparèrent. Le jeune wachmeister crut bien qu'il ne rejoindrait jamais ses lignes : il dut se cacher dans les buissons pour éviter des patrouilles de cavaliers français.

Un peu plus loin, il tomba dans une bande de paysans soupçonneux, il parvint à dissimuler son casque prussien sous son mouchoir et murmura habilement quelques mots français qui donnèrent le change aux paysans. Les paysans s'éloignèrent.

Mackensen était jeune. Pour avoir triomphé de tant de dangers, il conçut soudain un orgueil immense. Il perdit toute prudence, et quelques minutes après avoir si heureusement évité d'être fait prisonnier par les paysans, il rencontra un soldat français. Cette fois, au lieu de chercher dans la fuite le salut ou au lieu de tenter de vouloir jouer au plus fin, le jeune natif badois cria de toute la force de ses poumons :

« Vive la Prusse ! »

Ces trois mots prononcés, il se mit à courir éperduement. Le soldat français tira; au bruit de la détonation d'autres soldats accoururent et il semblait bien que l'histoire allait mal finir pour Mackensen. Non ! il parvint à s'échapper sans une égratignure et à regagner les lignes allemandes.

Le même soir, l'audacieux éclaireur était récompensé par une invitation à dîner à la table du prince Albert de Prusse et, quelques semaines plus tard, il était décoré de la croix de fer.

Le jeune Auguste Mackensen n'avait pas encore épuisé la série des aventures que lui réservait le destin. La plus dramatique fut celle qui se déroula à Dannemois un peu plus tard.

Un sergent du 2^e hussards, nommé Bliesner, ayant vu tomber son lieutenant — von Horn — dans un combat avec un détachement de soldats français, rallia quelques hussards, parmi lesquels Mackensen.

Les hussards chargèrent la position ennemie afin de venger la mort de von Horn. La charge les conduisit dans le village de Dannemois où se produisit un corps à corps acharné. Le combat eut lieu dans les rues, dans les champs, se prolongea dans les vignes. Mackensen revint sain et sauf de cet engagement meurtrier.

Il revint sain et sauf et le combat eut une suite heureuse. Quelques années plus tard, le jeune Mackensen s'éprit d'amour pour la sœur du lieutenant von Horn, dont il avait voulu venger la mort, et il épousa la jeune fille.

Après avoir marché avec les armées allemandes sur Paris, après avoir vu Guillaume de Prusse couronné empereur allemand, Mackensen pouvait retrouver la paix du domaine paternel. Il quitta l'uniforme et retourna à ses études interrompues; il suivit les cours de l'Université de Halle. Mais sa carrière n'était plus à choisir, il ne pouvait hésiter désormais sur le choix de ce qu'il allait faire. En 1873, il revint endosser son uniforme et rejoignit son ancien régiment de hussards, il fut fait un peu après adjudant de la première brigade de cavalerie et tint garnison à Königsberg. Il fit donc à cette époque connaissance des régions où il devait venir combattre au cours de l'hiver 1914-1915.

En 1878, il fut promu premier lieutenant et, deux ans plus tard, il fut admis à faire partie de l'état-major.

Dès lors, son avancement est régulier; il est capitaine en 1882; en 1887, commandant d'un escadron de dragons caserné à Metz. Il est nommé major en 1888. En 1893, il est colonel de son ancien régiment, les hussards de la Garde. Après avoir été promu général de brigade en 1899, il fut anobli. En 1903, Dantzig le vit major général. Depuis cette année jusqu'au début de la guerre, il eut encore une nouvelle promotion; il fut nommé général commandant le 17^e corps d'armée, en garnison à Dantzig.



L'archiduc Joseph Ferdinand d'Autriche.

Von Mackensen a trois fils et une fille de son premier mariage avec Doris von Horn, sœur du lieutenant tué à Dannemois. En 1908, il épousa en secondes noces Léonie von Osten.

C'est un des rares grands chefs allemands sortant du rang. »

Nous aurons l'occasion de voir que les exploits qui valurent à Mackensen l'admiration du peuple allemand ne sont pas de ceux dont il puisse s'enorgueillir, à savoir l'anéantissement du vaillant petit peuple serbe, la lutte du titan contre le pygmée.

Un troisième personnage qui joua un grand rôle dans les opérations en Pologne fut le ministre de la guerre de cette époque, qui en décembre 1914 devint chef de l'état-major général, Erich von Falkenhayn. Il était le favori de Guillaume II et vivait en étroite amitié avec le kronprinz dont il avait été le précepteur, à la grande satisfaction du kaiser. On devait l'appeler bientôt « le héros de Varsovie ».

Né à Belchau en 1861, il entra encore jeune à l'école des cadets et fut nommé en 1880 lieutenant d'un régiment d'infanterie à Oldenburg. Falkenhayn a erré partout. Il réorganisa l'armée chinoise et profita naturellement de l'occasion pour étendre l'influence allemande dans ce pays. Le Japon aurait voulu recourir également à ses services, mais l'ami du kaiser ne donna pas suite à cette proposition, bien qu'il se fût laissé décorer à Tokio par le Mikado. Il se rendit en Chine avec le corps expéditionnaire allemand afin d'aider à étouffer la révolte des Boxers.

Lorsque la guerre fut déclarée, il exposa au kaiser un plan qui consistait à créer un état-tampon entre l'Allemagne et la Russie. Cet Etat devait être la Pologne, agrandie par l'adjonction de la Lettonie et de l'Ukraine. Bien qu'il fût convaincu de la victoire de l'Allemagne, il signala cependant le danger de la puissance sans cesse croissante de la Russie. La population de ce pays augmente, en effet, de trois millions de sujets par an. Au bout de 50 ans la Russie compterait 300 millions d'habitants et l'Allemagne 100 millions seulement.

Un nouvel Etat comprenant des parties de la Russie hostiles au régime russe, qui serait créé par l'Allemagne et relié évidemment avec elle par des liens économiques, constituerait pour l'Allemagne une barrière solide.

Mais la guerre prit une tournure que Falkenhayn n'avait pas prévue.

Ainsi le kaiser employait ses meilleures forces contre la Russie. Comment s'en étonner? Les Alliés qui combattaient les Allemands sur le front occidental espéraient fermement que les coups portés par l'empire des tsars, la pression exercée par lui sur l'armée du kaiser et même la menace contre la capitale allemande auraient

des effets rapides et précieux. Nos lecteurs n'ont pas encore oublié l'enthousiasme du début des hostilités qui faisait croire que les Russes célébreraient la Noël à Berlin, ils se souviennent encore de l'expression typique au rouleau compresseur russe.

Nous avons vu que tous ces espoirs furent déçus. La guerre se stabilisa sur le front polonais et les soldats passèrent l'hiver dans leurs tranchées respectives.

Une misère atroce régnait en Pologne. Des milliers de réfugiés erraient de toutes parts, obstruant les routes et endurant de terribles privations. Plusieurs succombaient. Déjà à cette époque le manque de vivres commençait à se faire sentir, non pas parce que les approvisionnements étaient épuisés, mais par suite de la crise des transports et d'un défaut d'organisation. Les groupes d'exilés se traînaient par les plaines infinies à la recherche d'un lieu de repos.

Et là où les Allemands avaient établi leurs positions et fixe leurs cantonnements, nombre de femmes et d'enfants furent déportés — partageant ainsi le sort des femmes belges et françaises — et amenés dans des camps de concentration. Beaucoup de femmes polonaises se trouvaient au camp d'Holzwinden, et c'est ici l'endroit tout indiqué pour reproduire un article paru à cette date et inspiré par ces événements :

« Nous nous rappelons encore une scène originale qui se déroula à Anvers et dont nous fûmes fréquemment témoin le dimanche matin dans la majestueuse cathédrale.

C'était pendant la grand'messe. Les vieilles orgues faisaient retentir les voûtes élevées. Là-bas, au loin, dans le chœur, apparaissaient les prêtres revêtus d'or, de pourpre, de blanc, et leur voix affaiblie arrivait à peine jusqu'au fond de l'église.

Et derrière nous des femmes et des enfants entraient timidement. Un voile leur couvrait la tête et les épaules. Les habits étaient d'étoffe grossière, généralement usés et sales. Un grand nombre de ces femmes portaient de hautes bottes d'hommes.

Ces émigrants, car ils l'étaient tous, avaient abandonné la Pologne et se trouvaient temporairement à Anvers, en attendant de continuer leur route vers l'Amérique.

Tout ici leur était étranger et cependant le grand inconnu se trouvait plus loin encore, au-delà de l'Océan. Ils songeaient à l'avenir le cœur serré de crainte et d'angoisse et éprouvaient le besoin de prier.

Ils s'agenouillaient au fond de l'église, dans ce vaste et magnifique édifice.

Ils étaient là prosternés sur les pierres tombales tout usées, sous lesquelles d'honorables citoyens d'Anvers avec leur femme, reposaient depuis des siècles. Ils tenaient leur corps immobile comme une statue, joi-



Le général von Below.



Le tsar de Russie et son état-major.

gnaient pieusement les mains ou se frappaient humblement la poitrine. Des touristes anglais, allemands, français, auxquels le suisse d'un signe de son bâton avait ordonné d'attendre la fin du service dans une chapelle latérale pour admirer à loisir les chefs d'œuvre de Rubens et les stalles superbement sculptées, contemplaient avec curiosité le misérable groupe.

Oh ! dans ce temple où toutes les classes de la société étaient représentées, je laissais souvent errer mes regards de ceux pour qui voyager était un luxe et un plaisir, sur ceux qui étaient forcés d'abandonner leurs campagnes pour chercher par delà l'Océan de nouveaux moyens d'existence. Et j'y ai ressenti les souffrances de la Pologne.

Je songeais à cette scène lorsqu'un prisonnier évadé me raconta un office religieux à Holzminden.

Près de cette petite ville hanovrienne, des camps ont été construits pour les Russes, les Français, les Anglais, les Belges et aussi pour les civils internés.

Dans un de ces camps se trouvent des centaines de femmes et d'enfants polonais.

Là aussi elles portent sur la tête le fameux mouchoir et les vêtements de la plupart sont usés. Elles ont fini par s'accoutumer à leur captivité, mais dans les premiers jours elles restaient souvent des heures et des heures à rêver mélancoliquement derrière les fils de fer, comme pour fixer leurs regards sur leur patrie broyée par la guerre.

Presque toutes ces femmes ont assisté à des scènes effrayantes. La plupart ont eu leurs maisons incendiées. Elles sont pauvres, ne possèdent rien en dehors des hardes qu'elles ont pu emballer et emporter... les fameux paquets auxquels les émigrants nous ont familiarisés. Le mari, un ou plusieurs fils sont à la guerre et la femme, la mère, ne reçoit jamais de leurs nouvelles. Sont-ils blessés, prisonniers ou morts ? On lit l'incertitude, l'anxiété et le chagrin dans leurs yeux. Lorsque les femmes sont assises en groupes autour du panier à pommes de terre ou debout près de la cuve à lessiver, elles se taisent généralement ou parlent d'une voix monotone et sans éclat.

Quelques-unes ont retrouvé leur mari prisonnier. On devine que ce fut une heureuse rencontre. Certains jours il leur est permis de se voir l'après-midi de 1 à 3 heures. Elles se réunissent alors au soi-disant «boulevard», mais lorsque le délai est écoulé chacun doit rentrer dans son quartier spécial.

Dans ce camp de femmes il y a aussi des Belges et des

Françaises. Celles-ci ne peuvent s'entretenir avec leurs sœurs polonaises, mais souvent elles jettent les unes sur les autres des regards sympathiques, car elles se sentent unies, ces exilées des différentes régions où règne l'ennemi commun, qui a porté partout la mort, l'incendie et le pillage.

L'église se trouve au milieu du camp des prisonniers. C'est une baraque. Et là aussi les femmes polonaises s'agenouillent comme nous leur avons vu faire à la cathédrale d'Anvers. Elles sont très pieuses et restent quelquefois tellement absorbées dans la prière que le prêtre — un ecclésiastique français interné — doit leur toucher l'épaule et leur faire signe de se retirer, parce que d'autres prisonniers attendent dehors leur tour d'entrer.

Ces prières sont leur seule consolation. Leur mari, leur fils fait de même, sur l'un ou l'autre point de l'immense front...

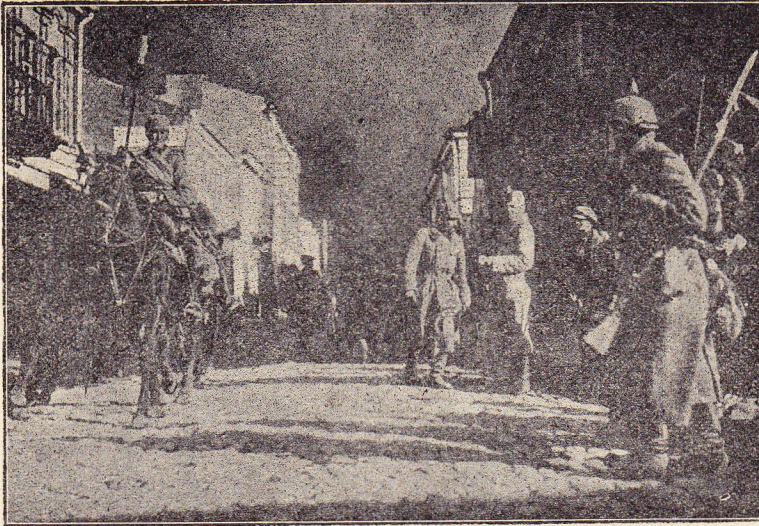
Puis, encore toutes recueillies, elles retournent au camp, la tête courbée, se traînant péniblement comme écrasées par la grande et éternelle détresse de la Pologne.

Et ainsi les jours se succèdent, monotones, sans aucune diversion.

Nombre d'hommes vont travailler en dehors du camp, ils voient d'autres villages et d'autres villes, des gares, des canaux, des rivières ou bien on les place comme main-d'œuvre chez des fabricants ou des paysans.

Mais les femmes de Pologne — comme les femmes de Belgique et du nord de la France — se heurtent toujours aux réseaux de fils barbelés.

Elles s'habituent à leur morne existence. Mais plusieurs sont déjà mortes. Cette séparation était parfois émouvante... Une paysanne flamande remise en liberté m'a conté quelques-unes de ces scènes. Elle était directrice d'une baraque. Elle me raconta avec des larmes dans les yeux — tant ces souvenirs l'affligeaient — qu'une mère russe à l'agonie avait tenu à garder ses deux enfants, après d'elle. « Elle aurait voulu me dire bien des choses, mais nous ne nous comprenions pas. Elle désigna les fillettes et je répondis par signes que je m'en occuperais. Elle fit un geste d'assentiment. Alors j'appelai une autre Russe. La mourante balbutia encore quelques paroles et se mit à sangloter... Et, mon Dieu ! au moment même où la malheureuse fermait les yeux, ses mains tremblantes cherchaient encore celles de ces pauvres petites... Ah ! que de choses j'ai vu dans ce baraquement !... Je me rappelle une comtesse française qui était



Les Allemands en Russie.

à l'agonie et me demandait du lait. Elle avait été emmenée d'un château pour venir mourir sur la paille en pays ennemi. Et j'eus toutes les peines du monde à lui procurer une gorgée de lait... J'allai chercher aussi un prêtre français, prisonnier comme nous... Son visage alors se rasséréna... Elle est morte tranquillement... Ah! cette baraque... Les Allemands ont montré bien de la cruauté à l'égard des femmes et des enfants.»

Au cours de cet hiver on fut témoin même en Flandre de la misère des Russes. Les Allemands transportèrent sur le front occidental des convois entiers de prisonniers, qui furent contraints de travailler, jusque sous le feu des Alliés. Des camps de prisonniers russes furent établis aussi dans nos provinces. En général les Allemands se montraient fort durs envers ces exilés et les traitaient comme de véritables parias. On voyait leurs tristes groupes se rendre au travail et en revenir. Au début les civils compatissants apportèrent de la nourriture à ces malheureux, mais les Allemands le leur défendirent. Un quartier de Courtrai fut puni pour avoir enfreint cette interdiction. Les habitants durent rester deux jours dans leurs maisons. Pas de pitié pour ces alliés...

Et on vit des Russes se baisser pour ramasser dans la boue une croûte de pain qu'ils dévoraient avidement. Plus d'un sujet du tsar a succombé aux privations en Flandre et en France. Et la situation ne fit qu'empirer dans la suite...

L'enquête sur les atrocités des Autrichiens. — Les mémoires du Dr Van Tienhoven. — L'offensive autrichienne. — La victoire serbe à Rudnik. — Le typhus exanthématique.

Dans la première partie de cet ouvrage nous avons rapporté l'échec de la première offensive des Autrichiens qui avaient cru pouvoir anéantir le petit peuple serbe et qui furent réduits à une retraite précipitée. Le bruit courut alors que ces troupes qui étaient composées surtout de Croates, de Hongrois, de Tchèques et de Polonais commettaient des atrocités.

Ces bruits se confirmèrent plus tard, ainsi que nous l'allons voir et la pauvre population serbe de la région envahie fut cruellement éprouvée.

Le commandant serbe de la division de la Drina nomma une commission qui fut chargée d'ouvrir une enquête au sujet de ces atrocités, et qui comprenait des Serbes, un médecin autrichien, l'ingénieur suisse

Schmidt et un médecin hollandais au service de la Serbie, le dr Van Tienhoven. C'est à l'ouvrage de ce dernier que nous empruntons quelques détails. (1) Le dr Van Tienhoven appuya ses rapports par des photos qui constituent autant de témoignages accablants.

L'enquête concernait la région située entre Zaflaka et Breziak. La mission parcourut en auto la région ravagée. La population, très dispersée, y habite de petits hameaux comprenant quelques fermes groupées autour d'un cabaret, quelques maisons entourant la demeure d'un pope.

Bientôt on rencontra seize cadavres d'hommes attachés les uns aux autres à l'aide de cordes; tous avaient été frappés de trois ou quatre balles, les bras et les jambes étaient brisés, les crânes fracassés.

On avait capturé un major autrichien, que la population rendait surtout responsable des horreurs commises par ses troupes. La commission l'interrogea; c'était le major Joseph Balzarick. Elle le conduisit dans une petite prairie, où gisaient pêle mêle les corps des vieillards, des femmes et des enfants massacrés à coups de crosse et de bajonnette, de jeunes enfants dont on avait coupé les bras ou qui portaient des mutilations encore plus effroyables. Le major nia toute culpabilité. Mais plus tard, lorsqu'on l'emmena au quartier général sous la garde d'un major serbe qui avait pris place à l'intérieur de la voiture, tandis que lui-même était assis sur le devant comme un simple soldat, il essaya d'absorber du poison.

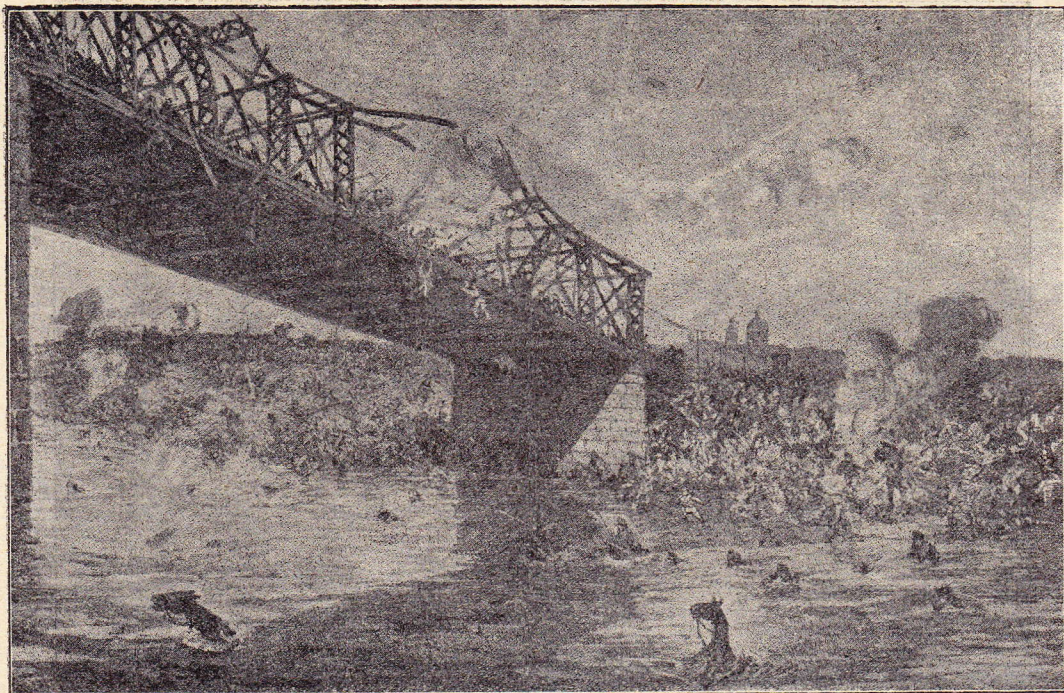
Ailleurs la commission trouva les corps de quatre personnes assommées. Un chien fidèle que la main glacée de son maître tenait encore par la laisse, avait été coupé en deux. Cinq cadavres furent exhumés d'une fosse fraîchement creusée, deux d'entre eux étaient sans blessures et faisaient l'impression d'avoir été enterrés vivants.

Puis on trouva en un tas les petits cadavres de 60 à 70 enfants, brûlés dans une école. Et la commission vit encore une quantité d'horreurs du même genre.

Peu après, M. R. A. Reiss, professeur à l'université de Lausanne, se rendit en Serbie pour procéder à une enquête plus détaillée.

Dans son rapport (R. A. Reiss « Comment les Austro-Hongrois ont fait la guerre en Serbie », Librairie Armand Colin, Paris) il évalue le nombre des victimes de deux mois à 92 ans à un total de 3000 à 4000. La description faite par le professeur Reiss défie toute imagination.

(1) «Les atrocités de la guerre en Serbie. Le journal du chirurgien de guerre dr Van Tienhoven», reproduits par M. J. Brusse.



Combat près du pont de Radymno.

« L'ingénieur Schmidt en a été malade pendant des semaines et lorsque plus tard je lui rendis visite, sa femme me déclara : « Mon mari est complètement hors de lui. Il ne dort presque plus et la nuit il ne voit que des cadavres et des mutilés. »

Dans la suite le commandement militaire autrichien édicta de fortes peines contre les auteurs de ces crimes.

Dans toute la région les biens des habitants furent totalement détruits: Lits, armoires, chaises, tables, poêles, machines à coudre, tout fut démoli; à certains endroits les animaux domestiques que l'on ne pouvait abattre ou emmener furent tués ou mutilés avec une véritable rage.

Et la preuve que les Autrichiens voulaient se venger de leur défaite est révélée par les inscriptions en langue serbe que l'on trouva sur les portes, ainsi qu'il fut donné au docteur Van Tienhoven de le constater dans la maison d'un pope, si méticuleusement pillée, que les soldats n'avaient même pas laissé intact le moindre petit papier de la bibliothèque.

Le docteur y lut cet avis : « Joli souvenir de l'expédition de l'armée autrichienne pour punir la Serbie. 15 août. La Serbie ravagée ! Vive l'armée autrichienne ! »

Sur les ruines des maisons détruites et incendiées se trouvaient les portraits du Roi et du prince héritier, les yeux crevés. On apprit également qu'un grand nombre de femmes dont les maris avaient été fusillés avaient dû suivre les soldats de l'autre côté de la frontière. Du reste, même au-delà de cette frontière, c'est-à-dire sur le territoire même de la double monarchie, s'étaient déroulées des atrocités sans nom. Il est établi que des femmes et des enfants de Serbes, habitant cette contrée, qui avaient déserté le pays pour retourner dans leur ancienne patrie, ont été pendus sans aucun jugement.

« Ce premier soir, écrit le docteur Van Tienhoven, notre commission devait se rendre en auto au quartier général de l'armée. Il était déjà tard, et au moment où nous franchissions le pont une fuite se déclara dans un pneu. Il fallut nous résoudre à poursuivre notre route à pied en pleine nuit. On tirait à droite et à gauche et nous apercevions sans cesse la lueur des flammes. Nous traversâmes le champ de bataille en côtoyant des corps de soldats, des carcasses de chevaux, au milieu d'un air empesté, car on était au mois d'août et la décomposition se faisait rapidement. Tous les arbres étaient détruits, des vaches gisaient à terre mortellement

atteintes, le sol était parsemé de trous d'obus et jonché de douilles.

Dans une pièce d'une maison où tout avait été réduit en miettes, on trouva les cadavres de 25 personnes, des hommes pour la plupart, dont un soldat massacré à coups de fusil et de baïonnette.

Dans la plaine était étendu un groupe de cent civils environ, qui avaient d'abord été emmenés comme otages, mais dont le transfert était devenu trop encombrant et que l'on avait brutalement massacrés. »

Le docteur Van Tienhoven montra des photographies, celle notamment d'une jeune fille de 16 ans, tuée à coups de sabre ou de baïonnette; elle avait eu une joue broyée et un morceau de chair enlevé au bras droit.

Il montra également la photographie de plusieurs hommes de 30 à 50 ans, exemptés du service militaire et qui avaient eu la poitrine transpercée.

Une autre photographie représentait :

1. Un homme, âgé de 60 ans, les deux jambes brisées et transpercées de 6 balles, 2 coups de baïonnette à la poitrine.

2. Une jeune fille, 19 ans. Bras et jambe cassés, crâne défoncé. Comme preuve de soumission elle portait une pièce d'étoffe blanche nouée autour du bras droit.

3. Un homme âgé de 65 ans. Plusieurs fois transpercé de coups de feu et de coups de baïonnette. Plaie énorme au-dessus de la clavicule gauche.

Et cependant les Serbes n'avaient pas provoqué ces représailles.

Nous connaissons peu ce peuple, pas plus du reste que les autres peuples du sud de l'Europe.

Les Serbes étaient une race paisible, douce et hospitalière. Jamais un étranger n'avait été molesté sur son territoire. La population était très laborieuse, quoique le pays fût capable d'un développement plus intensif. L'habitude des longues marches y était encore en vigueur et les paysans qui se rendaient au marché restaient souvent en route pendant deux jours entiers.

Dans les classes supérieures, dans le monde des fonctionnaires régnait, par contre, une certaine agitation et souvent on signalait des conspirations ourdies par différents partis.

Après leur défaite d'août 1914 les Autrichiens entreprirent une nouvelle offensive en Serbie.

Les Serbes durent battre en retraite. L'ennemi les poursuivait timidement et c'est le 14 novembre seulement qu'il



Types de Russes.

occupa Walecho. Au mois de septembre les ambulances débordaient de blessés. Le docteur Van Tienhoven note à ce sujet dans son journal :

« 2 septembre. Huit cents blessés ont été amenés cette nuit dans le magasin du cinquième régiment. Je m'y rends pour rechercher les cas les plus graves. Quel triste spectacle que cette masse confuse de soldats dans leurs longues capotes baignées de sang, étendus sur la paille comme un vulgaire bétail. A l'étage supérieur, où trois compartiments superposés servaient au dépôt des munitions, les blessés sont entassés les uns sur les autres, sur ces planches si dures. Les hommes grièvement blessés se rencontrent à chaque pas, sans pansements, paralysés, ou aveugles, les intestins à découvert; on y voit des mourants et d'autres qui déjà sont morts. Et n'est-il pas effrayant de penser que je ne puis en opérer plus de dix par jour, que nous devons en laisser un si grand nombre sans secours immédiats, sans même pouvoir les panser.

La même nuit nous transportons quelques-uns de ces malheureux à ma section chirurgicale, tandis que je fais répartir les autres autant que possible parmi les ambulances de secours.

3 septembre. On en amène toujours des multitudes nouvelles, recueillis sur les champs de bataille. C'est à désespérer. Je vais de nouveau en choisir dans les magasins où je vois la même misère.

8 septembre. J'ai fait des opérations jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Puis je me suis jeté sur mon lit, mort de fatigue. Le soir je me suis encore levé pour faire deux opérations. Il y a des milliers de blessés. »

Les Autrichiens se servaient de balles dum-dum à propos desquelles le docteur Van Tienhoven écrit :

« Au début je ne croyais pas aux histoires de balles explosives. Mais plus tard je suis revenu de mes doutes et j'ai acquis la conviction que les Autrichiens les employaient. La blessure caractéristique d'une balle de l'espèce est la suivante : il y a un petit orifice de pénétration dans la chair, mais plus loin la balle a été arrêtée, et a produit par explosion une plaie énorme. J'ai vu depuis quelques-unes de ces plaies. Et comme pièces à conviction j'en ai retiré les morceaux de balles explosives, l'aiguille de perforation, les morceaux de l'enveloppe. »

A son retour en Hollande, le chirurgien envoya des

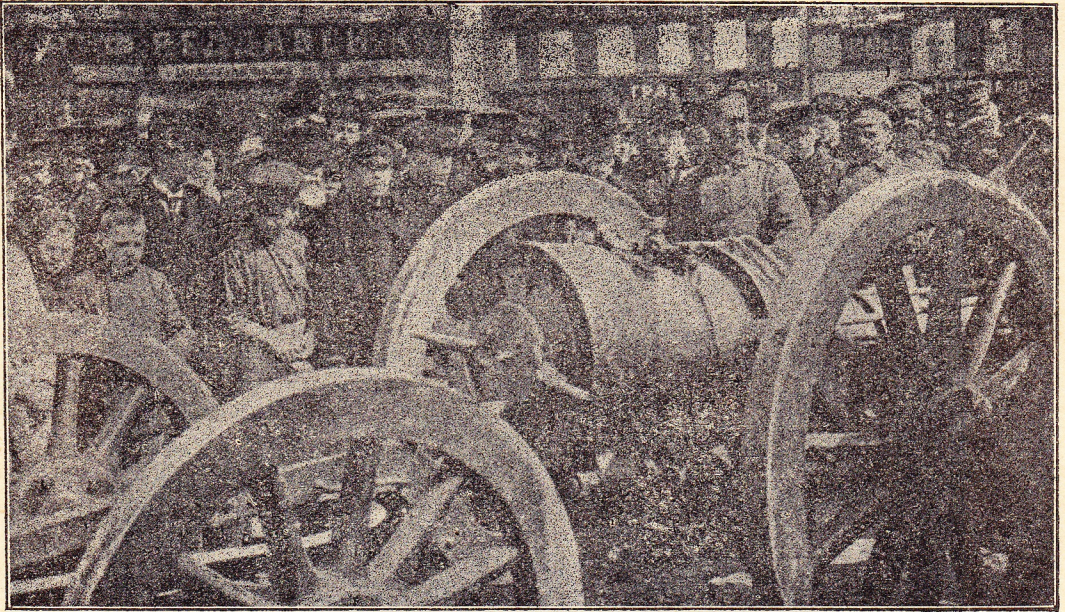
balles de ce genre à un expert de l'artillerie, qui lui écrivit :

« Jusqu'en ces derniers jours, j'avais toujours défendu par la parole et par la plume la thèse selon laquelle la légende des balles explosives devait être abandonnée, pour la raison péremptoire qu'elles n'existaient pas, tandis qu'au surplus toutes les balles de fusil modernes de petit calibre peuvent dans des circonstances déterminées causer des plaies qui au premier abord donnent l'impression qu'on a tiré avec des balles explosives. Mais les balles que vous avez apportées ont modifié mon opinion. Ce sont les plus effroyables engins de destruction que l'on puisse imaginer. Lorsque, après avoir prudemment ouvert une des balles, je pus en examiner le contenu et que la réalité pénétra graduellement dans mon esprit, il ne me resta plus qu'une sensation de dégoût à l'égard de ce puissant empire qui use de moyens de guerre si inhumains et si déshonorants contre un petit peuple de quelques millions d'âmes, vaillant, patriotique et extrêmement sympathique. »

A Walecho, où arrivaient les nombreux blessés, la misère ne fit que croître. Aussi nous lisons dans le journal du docteur Van Tienhoven :

« 15 octobre. Oui, cette pauvre mère a passé la nuit entière à la chapelle auprès du cadavre de son fils. C'était son enfant unique, un officier intrépide, très aimé de ses soldats. Il a souffert horriblement et l'implacable infection tétanique a mis fin à son martyre. Il a été enterré avec tous les honneurs de la guerre. D'abord l'évêque a célébré en présence du cercueil ouvert, placé sur deux chaises devant notre chapelle, un service funèbre avec accompagnement de chants et du cérémonial de l'église catholique grecque. Il a été conduit à sa dernière demeure, précédé du clergé. Ce fut émouvant.

Du reste, ici, on s'habitue aux manifestations extérieures de la tristesse des Serbes, à l'occasion de la mort de leurs proches parents. Les cris aigus, les pleurs bruyants et convulsifs de ces gens qui se frappent continuellement la poitrine sont pour ainsi dire une institution nationale. Ils se reposent un peu pour manger, pour boire une tasse de café, s'essuient la bouche et recommencent. Mais leur sollicitude pour l'entretien du cierge est touchante : Lorsqu'une personne meurt en Serbie, un cierge doit être allumé auprès de son cadavre. Ainsi dans notre hôpital une femme est restée des jours en-



Mortier de 24 cm. pris aux Autrichiens.

ners au pied du lit de son mari, tandis qu'elle tenait à portée de sa main un cierge et une boîte d'allumettes.

La sœur raconta qu'elle ne voulait pas aller au lit même la nuit, à cause du cierge... Mais le mari ne mourut pas. Pour leurs ennemis eux-mêmes, pour les Autrichiens, soignés à l'hôpital, les blessés serbes donneraient leur dernier centime, afin de leur acheter un cierge en cas de décès. Comment s'y prenaient-ils pour se procurer toujours si vite un cierge dans la salle?... En tous cas, moins d'une minute après la mort le cierge était allumé. Et puis, dans la vie courante, ce ne sont pas seulement les repas de funérailles qui sont en honneur, mais à chaque anniversaire de la mort on organise une fête. Un jour je me trouvais à Walecho où j'étais allé visiter des amis et comme je demandais à la femme à quoi il fallait attribuer le brillant accueil qui nous était réservé, elle me répondit : « Oh ! c'est l'anniversaire de la mort de ma mère. »

Des milliers de réfugiés arrivèrent aussi, car la population, encore sous l'impression des atrocités de la première période, avait été frappée de panique et avait fui le théâtre des opérations.

Des milliers et des milliers de personnes affluèrent à Walecho et parmi elles il y avait des femmes, des enfants et des malades, des impotents. Tous ces gens étaient affamés et les vivres faisaient défaut.

Mais Walecho même fut menacé. Le quartier général serbe se retira secrètement à Kragujevatz. Les blessés durent être emmenés.

La population s'enfuit. On entendait gronder le canon aux alentours.

Le 1er novembre les premiers obus s'abattirent sur la ville. Les trains partirent bondés; il y avait des soldats jusque sur le toit des wagons. Partout régnait une confusion indescriptible.

L'ambulance du docteur Van Tienhoven dut partir également.

« Après notre départ de Walecho, qui eut lieu dans la nuit du 2 novembre », écrit le chirurgien, « des patrouilles autrichiennes d'abord, puis des masses d'infanterie et de cavalerie y sont entrées, ont occupé la ville et la majeure partie des troupes ont continué leur route. A ce moment toute la région côtière jusqu'à Obrenovatz était en leur pouvoir. Leur front s'étendait de là en passant par Walecho jusqu'à la Drina. Et les Serbes durent se replier, faute de munitions. Car ils employaient des canons français et les munitions françaises étaient en retard.

Sans doute la Serbie possède à Kragujevatz sa propre fabrique de munitions mue à l'électricité, où l'on fait des

balles, des obus, des grenades à main, etc., et où l'on répare des canons, mais cette usine ne suffisait pas aux besoins de l'armée.

Les atrocités du mois d'août ne se répétèrent pas.

Les peines prononcées contre les coupables avaient provoqué une crainte salutaire et les officiers pouvaient plus aisément contenir leurs troupes... Aussi les dégâts se réduisirent-ils à peu de chose. Les Autrichiens semblaient vouloir le plus possible annexer la Serbie intacte. Mais l'occupation ne dura que onze jours.

Car les Autrichiens étaient tellement éloignés de leur base que le ravitaillement devint de plus en plus précaire. En outre, les troupes étaient épuisées par les difficultés du terrain, par les longues marches sur des routes boueuses formées d'un mélange d'argile et de neige fondue.

Les véhicules s'enfonçaient dans cette terre molle où les chevaux n'avançaient qu'au prix d'efforts inouïs.

Pour donner une idée des obstacles rencontrés par les Autrichiens il suffit de rappeler que leurs transports mirent de 10 à 14 jours à faire le trajet d'Obrenovatz à Walecho, soit une distance de septante kilomètres. Partout on rencontrait des chevaux morts, 583 cadavres de chevaux en état de décomposition étaient étendus aux environs de Walecho, lorsque nous y retournâmes. Qu'on s'imagine cette puanteur par ce temps humide. Mais c'est précisément à cause du mauvais état des routes que l'armée serbe emploie fort peu de chevaux, sauf bien entendu pour les régiments de cavalerie et pour quelques autres exceptions. Mais en général ils se servent exclusivement de bœufs et même de buffles. Les bœufs sont beaucoup plus forts, plus résistants que les chevaux et parcourent de 15 à 20 kilomètres par jour.

La bataille fit rage depuis la Save jusqu'à la Morava.

Le 29 le XVe corps autrichien repoussa le 1er corps serbe de cette importante position; les Serbes furent obligés d'évacuer Belgrade, leur capitale.

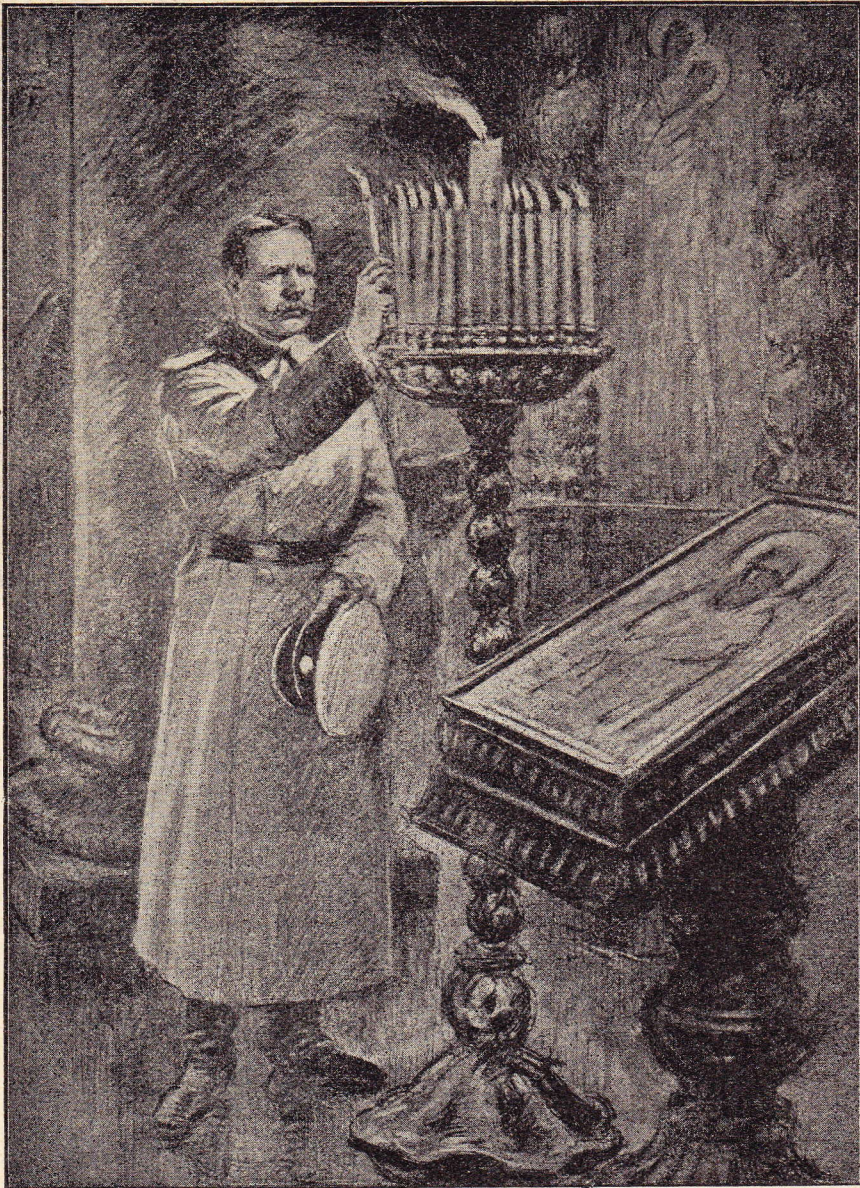
Les Autrichiens attachèrent trop de poids à ce succès et eurent le tort de croire la résistance de leurs adversaires définitivement brisée.

Le 2 décembre le général Trank quitta Semlin et fit son entrée solennelle à Belgrade. Cet événement fut entouré d'un grand apparat.

A Vienne on célébra la prise de la capitale serbe avec un grand enthousiasme. Il était temps d'ailleurs que l'on trouvât quelque chose pour relever le courage de la population.

Le général autrichien Potiorek se faisait fort de camper à Nich huit jours plus tard.

Nich, la seconde ville serbe, était bondée de réfugiés.



Serbe offrant un cierge à la Malone avant de partir pour le front.

Presque tous les habitants de Belgrade se trouvaient dans ses murs. On avait aménagé un grand nombre d'ambulances et 1.500 lits étaient installés dans la seule caserne du génie.

Tandis qu'à Vienne on se réjouissait déjà de l'anéantissement des Serbes, ceux-ci prenaient les dispositions nécessaires en vue d'une contre-attaque.

De nouvelles munitions arrivèrent. L'armée était concentrée maintenant à Kragujevatz, le centre industriel et le grand arsenal de la Serbie. Si l'on avait perdu cette place, les troupes auraient été privées des moyens indispensables pour continuer la lutte.

L'heure était critique. Le sort de l'armée, celui de la nation elle-même étaient en jeu. Les généraux et les officiers ne cachaient pas aux troupes la gravité de la situation.

Le vieux roi Pierre se rendit auprès de l'armée, à Vianja. Le docteur Van Tienhoven écrivit à propos de cette visite royale.

« Le vieux roi est allé au front et a adressé à ses troupes cette allocution :

« Mes enfants, vous avez juré de défendre votre roi et votre patrie. Je vous délève de la première partie de votre serment, vous ne devez vous souvenir que de la seconde

partie. Je suis venu pour défendre avec vous la patrie, pour exposer ma vie avec la vôtre. Mais ceux d'entre vous qui ne se sentent pas les enfants de ce pays peuvent jeter leur fusil et retourner à la maison. Je leur garantis qu'il ne leur arrivera aucun mal, car vous êtes fatigués et vous avez assez fait... »

Les princes étaient présents et il est inutile de dire avec quel enthousiasme les troupes chassèrent de leur chère patrie leur ennemi héréditaire.

Trois jours plus tard le roi Pierre fit son entrée dans sa célèbre capitale, qui avait subi de graves dégâts, et se rendit avec ses fils à la cathédrale, où un service d'actions de grâces fut célébré pour la libération de Belgrade.

La bataille s'était déroulée comme suit.

D'énormes trains chargés de munitions avaient été expédiés de Salonique, qui était un port franc pour la Serbie.

Des prisonniers tchèques avaient, dit-on, révélé la situation précaire de l'armée autrichienne en disant : « Attaquez-les, ils n'ont plus à manger. »

Le 3 décembre à cinq heures les Serbes exécutèrent à l'improviste une attaque impétueuse contre les troupes ennemies affamées, dont l'aile droite recula immédiatement. Et l'armée tout entière, démoralisée par les privations, se



Le Roi Pierre de Serbie offrant un drapeau à un régiment d'infanterie.

mit à battre en retraite. Elle voulut cependant essayer de se maintenir à Belgrade.

Des effectifs importants se concentrèrent près de Mladenovatz, point stratégique situé sur la grande voie ferrée, où s'engagea une violente bataille et où, paraît-il, 20,000 hommes tombèrent.

Mais les Autrichiens ayant été battus cette fois encore, les Serbes prirent à revers les troupes qui défendaient Belgrade, et après quelques escarmouches ils parvinrent à rejeter de nouveau l'ennemi au-delà de la frontière.

La bataille avait été engagée par les deux divisions du centre de la 1re armée. Le brouillard couvrait leur mouvement en avant.

Leur artillerie, qui s'était tue si longtemps, se mit tout à coup à gronder. Les Autrichiens, qui n'avaient même pas eu le temps de se déployer, furent saisis de panique et se sauvèrent. Mais de nouvelles troupes accoururent et la lutte devint plus vive.

Cinq brigades autrichiennes résistèrent pendant trois jours aux furieux assauts des Serbes, elles se replièrent enfin dans l'après-midi du 5 décembre.

Le XVe corps fut rejeté dans la vallée de la Morava et les Serbes firent un grand carnage parmi les troupes qui se confondaient dans le plus grand désarroi. Certains détachements s'enfuirent jusqu'à Ujetzi et plus loin encore.

Les XVIe, XVe et XIIIe corps furent entraînés dans la débâcle. Il ne fallait pas songer à mettre de l'ordre dans ce chaos pour exécuter des contre-attaques, ni même pour constituer une nouvelle ligne de résistance.

Chacun ne songeait qu'à sa propre sécurité, s'efforçant de sauver sa vie, d'échapper au massacre, d'atteindre la Drina. Dans leur fuite les soldats se débarrassaient de leurs fusils et de leurs sacs, afin de pouvoir courir plus vite. Des blessés restèrent en arrière. Partout des cadavres étaient amoncelés. La catastrophe s'accrut encore davantage dans les défilés où il y avait beaucoup de neige. L'artillerie et les bagages menaçaient d'obstruer le passage.

On n'obéissait plus à la voix des officiers et on jetait dans les précipices l'artillerie et les caissons.

Les XVIIe, VIIIe et XIIIe corps opposaient encore de la résistance près de Belgrade. Les Serbes de Youritchitch et de Stepanevitch ayant appris la victoire de la 1re armée, s'élançèrent avec une fougue terrible sur leurs adversaires qui durent lâcher toutes leurs positions le 13 décembre et abandonner également cette ville où ils avaient fait dix jours plus tôt une entrée triomphale, d'où ils avaient expédié dans le monde des télégrammes présomptueux annonçant l'anéantissement des Serbes.

Et ces mêmes régiments autrichiens se sauvèrent en une fuite désordonnée le long des ponts, en jetant sur

les boulevards de la capitale leurs fusils, leurs sacs, des objets d'équipement de toute espèce. Seul un groupe se défendit opiniâtement sur la colline de Topchider.

Le 15 décembre tout le territoire serbe était purgé d'ennemis.

Voici l'énumération du butin fait par la vaillante armée serbe : 46,000 prisonniers, 3 drapeaux, 126 canons, 362 caissons, 70 mitrailleuses, 200 chevaux, 3 corps de musique militaires, 39 cuisines roulantes. On ne savait que faire des prisonniers, car les vivres manquaient, et on les envoya à l'île de Malte, où les Anglais se chargèrent de leur entretien.

Cette victoire fut nommée la victoire de Rudnik. Reprenons encore un instant le journal du docteur Van Tienhoven, pour nous former une idée des pertes énormes subies par les Autrichiens et de l'horreur de ces combats mémorables.

Le docteur Van Tienhoven était rentré à Walecho qui venait d'être libéré et il écrivit ce qui suit :

« Nous atteignîmes d'abord Mladenovatz. Dans une chambre de l'hôtel les soldats blessés et les malades étaient couchés pêle mèle. Les rues présentaient un spectacle de saleté repoussante. Et il y avait là une foule de pauvres gens ; les boutiques avaient été pillées, car le champ de bataille était à proximité. Et nous vîmes les cadavres entassés les uns sur les autres. Les gens nous racontèrent que vingt mille soldats étaient tombés à cet endroit. Mais une semaine s'était écoulée depuis et ils restaient toujours sans sépulture. On peut donc s'imaginer cette horreur... Les troupes serbes n'avaient pas le temps de s'en occuper, car on ne leur accordait pas une minute de repos ni le jour ni la nuit, afin de ne pas contrarier la poursuite des Autrichiens. »

Et à Walecho !

A six heures du matin le docteur Van Tienhoven partit en reconnaissance. « Le temps était gris et pluvieux », raconte-t-il. « La ville était entièrement déserte ; toutes les maisons fracturées, Je traverse une impasse, où trois maisons ont été incendiées ! Et, franchement, j'eus de la peine à me contenir, tant je fus frappé par l'horreur lugubre qui se dégageait de cette petite ville si belle, si accueillante et si coquette qu j'avais connu avant la guerre et dont j'avais été nommé citoyen d'honneur. Toutes les armées l'avaient traversée; les Serbes et les Autrichiens l'avaient salie tour à tour. Une carcasse de cheval pourrissait dans un coin ; partout s'épalaient des tas de fumier remplis de vermine. J'entrai dans une de ces maisons luxueuses où tout était ouvert ; elle avait servi d'écurie ; il y avait du crottin de cheval dans les chambres à coucher, des couvertures de soie avaient servi de couvertures de chevaux... Car les Autrichiens s'y étaient distingués, non moins que les dernières troupes de l'armée serbe.



Officier de cosaques.

Le soi-disant « régiment roumain », comprenant des Serbes de la frontière roumaine, jouissait d'une réputation tristement célèbre à cause de ses instincts de pillage. Il avait passé par la ville lui aussi. C'est principalement un régiment du train, le dernier de la colonne, qui par suite de cette circonstance a beaucoup plus de chances de voler impunément.

Et partout on trouvait des inscriptions à la craie sur les portes et les murs : « Hier wohnt Hauptofficier X. », « Leutnant Z. um die Ecke ». Toutes les gares portaient ces mots : « K. K. Militärbahn », « Eintritt strengstens verboten ! » — et autres avis du même genre, qui rappelaient l'éphémère occupation autrichienne.

Et dans notre propre hôpital la situation était telle, qu'elle défiait toute imagination. Il y régnait un désordre invraisemblable et une saleté repoussante ! Dans cette ambulance de cent lits, quinze cents grands blessés étaient... soignés. »

A la cave, où je n'entrais jamais, — des voûtes ouvertes clôturées de grilles où il fallait descendre par des trappes —, on en avait déposé plus de cent sur la paille humide, où tous avaient fait leurs besoins.

Les greniers étaient remplis à craquer, dans le bâtiment de l'administration — et une odeur infecte ! Au jardin une vaste tente était suspendue au-dessus des malheureux. Les froids parquets en mosaïque des corridors étaient tellement remplis qu'on avait de la peine à s'y frayer un passage. Car quatre cents des plus grands blessés y restaient toujours sans soins. Ils étaient là depuis vingt jours pour la plupart, sans pansement, vêtus encore de leurs uniformes, épuisés et délaissés, tandis que le pus s'écoulait de leurs lits.

Sur 16.000 blessés qui étaient en traitement à Walecho, les Autrichiens en emmenèrent 12.000 dans leur fuite précipitée. Ce mérisable transport avait également été arrêté en cours de route.

« J'entrai dans l'ancienne chambrette de la sœur De Groote, et j'y trouvai douze blessés ; vingt-cinq étaient étendus dans la chambre de pansement, la chambre de stérilisation était comble, et sur le plancher étaient répandus des matières fécales et du pus desséché. Dans ma propre chambre le spectacle n'était pas moins triste ;

la chambre des rayons X était transformée en un dépôt de bouteilles vides, — mais ce qui me fit frissonner, ce furent les cadavres entassés à la morgue, et au-dessous desquels deux hommes agonisaient.

Et quelle misère que ces soldats couchés sur les lits, dans leurs uniformes trempés de sang ; chez certains une jambe malade dépassait, laissant voir le pantalon déchiré, et l'horreur des plaies nues et infectées ! Que de souffrances sur ces pierres de dur granit des couloirs, à peine couvertes d'un peu de paille humide !

Mais la situation était identique dans tous les hôpitaux de Walecho, à moins qu'elle ne fût pire. Je me souviens d'avoir vu, le surlendemain de mon arrivée à l'hôpital du collège, soixante cadavres d'Autrichiens entassés. Et en procédant à un examen rapide de cette sombre masse, je découvris les corps de deux officiers supérieurs. Oui, déclarèrent les médecins, le temps a manqué pour les enterrer.

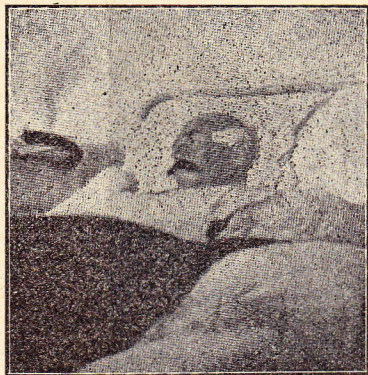
La malpropreté était effrayante partout. Chez nous les fosses d'aisance étaient remplies et débordaient, et c'est en vain que l'on attendait les pompes-réservoirs. Dans notre beau jardin un énorme tas de fumier dégageait une odeur infecte, les entrailles des bêtes abattues s'y mêlaient à de vieux pansements, que le soleil chauffait. Cela n'est pas à décrire. Pour s'en faire une idée il aurait fallu le sentir comme moi. Mais l'évacuation de toutes ces immondices ne se fit que fort lentement, bien qu'une équipe de cinquante prisonniers vint chaque jour y prêter son concours. Une autre cause de soucis fut le manque de combustibles. »

La joie provoquée en Serbie par la victoire sur l'Autriche ne fut donc pas sans mélange. Elle fut suivie d'une période de terribles souffrances, ainsi que le rapporte le docteur Van Tienhoven.

« Les Serbes firent des milliers de prisonniers, et des milliers de soldats autrichiens malades et blessés demeurèrent en arrière ; la plupart étaient dans un état lamentable. Parmi ces soldats couverts de vermine, qui restaient étendus dans leurs uniformes, le typhus exanthématique trouva une proie facile. L'épidémie se propagea d'une façon rapide et inquiétante, notamment parmi les prisonniers de guerre. C'est ce que nous de-



Officier de cosaque.



Blessé serbe.

vions expérimenter à Walecho et aux environs ; d'autre part, une multitude de pauvres réfugiés avaient cherché un abri dans les maisons désertes et devinrent victimes de la redoutable maladie.

On en voyait partout, dans les rues, dans les maisons pillées, et tous, bien portants, ou malades, ou morts, restaient abandonnés à leur sort. A l'hôpital, situé sur la colline, étaient entassés douze cents de ces malheureux réfugiés, dont il en mourait chaque jour une soixantaine. Près de notre ambulance il y avait un grand café. A travers les carreaux brisés, j'apercevais le mouvement de la foule. Le matin il y avait là généralement une cinquantaine de cadavres.

Alors je chargeais quelques hommes d'enlever les corps. Ils les portaient à l'intérieur de notre chapelle, le pope leur donnait la bénédiction et on les chargeait sans cercueil sur un chariot pour les transporter au cimetière. La mortalité causée par l'épuisement parmi les enfants y était non moins angoissante.

La maladie se révèle par une fièvre ardente. Le cinquième jour apparaissent sur tous le corps de petites taches rouges, qui ressemblent à la rougeole et qui pâlisent au toucher. La seconde semaine de la maladie chaque tache devient une petite éruption sous-cutanée en forme de pointe et alors le patient a l'air d'être couvert de taches d'encre d'un bleu noirâtre. Ordinairement le visage et les mains restent intactes. La fièvre qui monte jusqu'à 40 et 41 degrés, dure le plus souvent une quinzaine de jours et se termine par une crise. Mais en règle générale les malades succombent avant ce moment.

Chaque jour le nombre des malades augmentait dans des proportions inquiétantes ; les ravages furent particulièrement effrayants parmi les 5 à 6000 prisonniers qui étaient enfermés à la caserne d'artillerie. Il faut ajouter que partout le personnel sanitaire fut atteint lui-même, de sorte qu'il ne restait presque plus personne pour soigner les malades. Les deux médecins de l'hôpital des typhiques de la colline succombèrent très tôt. Et partout, absolument partout, dans la ville délabrée, dans les rues et aux environs les décès s'accrurent d'une façon effrayante.

A l'hôpital la situation était affreuse. J'avais dit à mon aide, le frère Henken, qu'il devait commencer par nettoyer cette chambre à fond. Mais impossible de trouver nulle part un seau, ni même une bassine. Et le directeur courait de tous côtés pour administrer tous les jours aux malades une injection de solution camphrée. — Comme je l'ai dit, sur les douze cents patients il en mourut soixante par jour. Et les morts étaient transportés par des chariots au grand cimetière. Là des prisonniers autrichiens les déposaient dans de larges fosses qui pouvaient en contenir jusqu'à trois cents et de longues rangées de cadavres attendaient souvent des jours entiers.

En dix jours 14 médecins moururent à Walecho. Le docteur Van Tienhoven fut atteint également et resta 16 jours entre la vie et la mort. Il guérit cependant.

Le frère Henken, qui rentra en Hollande avec le docteur, mourut à La Haye du typhus exanthématique. Le

docteur Van Tienhoven a rendu un hommage d'admiration émue à son aide dévouée.

La Serbie avait donc eu le bonheur de se libérer de ses ennemis dès la fin de 1914. A Vienne la joie de la victoire fut de courte durée et bientôt il fallut déchanter.

Les revers des Autrichiens n'étaient pas faits pour améliorer les rapports entre ces derniers et les Allemands. On sait que déjà Hindenburg avait manifesté une certaine aversion envers ces alliés si inconsistants. Dans la suite l'Allemagne continua à traiter la nation voisine comme une vassale et disposa des troupes de la monarchie dualiste selon les intérêts du kaiser et de sa clique.

Les généraux allemands, entre autres Mackensen, se conduisirent en maîtres en territoire austro-hongrois.

Et bientôt on vit apparaître les signes de la désagrégation lente mais sûre qui devait mettre fin à l'existence de cet empire formé du rapprochement artificiel de plusieurs races disparates.

Quant à la Serbie, elle avait remporté la victoire au prix de souffrances inouïes. Et elle n'était pas au bout de son douloureux calvaire, comme nous le montrons dans la suite de ce récit.

Nos aviateurs en août 1914. — Brasschaet. — Ans-Saint-Idebald. — Houthem. — Les Moeres. — Perfectionnements. — Olieslagers et Coppens. — Les aviateurs français. — Roland Garros. — René Fonck. — Les aviateurs allemands. — Zeppelins. — L'attaque du hangar de zeppelins à Evere. — Les bombes aériennes. — A Dunkerque. — Poperinghe. — A Lichtervelde.

Avant la guerre notre champ d'aviation militaire se trouvait à Brasschaet. Les premiers aviateurs militaires furent exercés à St-Job-in-t Goor. En les voyant planer au-dessus des blondes bruyères et des bois sombres, et se détacher sur le ciel d'azur ouaté de la Campine, nous ne pouvions soupçonner que le pays ne tarderait pas à réclamer leurs services et que l'aéroplane deviendrait un jour une arme effroyable.

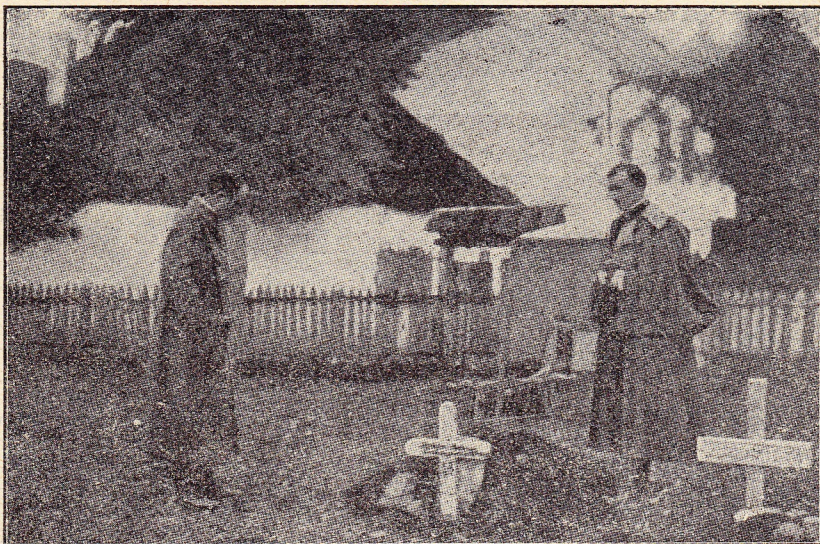
L'aviation... on la considérait comme un sport dans l'enfance. Quelques rares publicistes en parlaient avec prédilection dans des journaux qui ne s'occupaient spécialement de sports, notamment G. Raal, dans le « Handelsblad » d'Anvers. Des milliers de personnes accouraient de toutes parts pour voir un aviateur et on était très satisfait lorsqu'on avait vu exécuter quelques tours au-dessus de la plaine.

Mais la guerre éclata... et sans que le public en fût informé, dans le secret des camps et des usines écartées, la science de l'aviation fit de rapides progrès.

Le 4 août 1914 nos aviateurs militaires partirent de Brasschaet. On était en guerre, et nul ne savait ce qui allait advenir.



Transport des blessés serbes.



Officiers serbes devant la tombe de leurs camarades.

Il fallait recueillir des renseignements au sujet des concentrations ennemies.

Il fallut voler de Brasschaet à Aix-la-Chapelle sur des machines peu maniables. Il y avait d'ailleurs peu d'aviateurs. Quelques volontaires se présentèrent, dont le principal fut Jan Olieslagers, qui avait mérité par son audace d'être surnommé « le démon anversoïse ».

Un groupe d'aviateurs fut chargé de se rendre d'Anvers à la frontière allemande et de se procurer des renseignements sur les mouvements de l'ennemi. Un autre devait atterrir à Ans-lez-Liège et se mettre à la disposition du général Leman pour les reconnaissances sur la Meuse.

Le premier qui fit le voyage d'Aix-la-Chapelle fut assiégré de questions. On lui demanda si les Allemands arrivaient en masse, quelle était la composition des troupes, et une foule d'autres choses.

Son appareil portait les traces visibles des projectiles. Désormais, l'aviation n'était plus un sport, mais une chose sérieuse.

Il n'était pas encore question de photographie aérienne. Celle-ci ne date que du début de l'année 1915.

Un mot maintenant de la première escadre d'Ans. Max Orban, lieutenant aviateur, a écrit à ce propos dans le bulletin du Touring Club :

« Le 5 août, nous vîmes du plateau d'Ans, un des nôtres survoler le fort de Fléron. Nous suivions son essor, grandis d'une fierté admirative, et nous espérions son retour avec le désir si ardent de savoir, d'enfin savoir ce qui se passait. Autour de la tache noire mouvante dans la limpidité du ciel, apparaissaient d'autres taches noires qui, en s'estompant, finissaient par pommeler le ciel de petits flocons blancs. Qu'était-ce ? Sans doute les coups de départ des gros canons du fort envoyant vers l'horizon la fumée blanchissante qui accompagnait l'envol des lourds obus.

Doucement, l'avion est revenu se poser sur la plaine. Chacun court, tant de questions fusent, et l'observateur reste là, étonné encore de ce qu'il vient d'apprendre. Les Allemands, avec leurs canons de campagne, tirent à shrapnells sur les avions qui les survolent.

Et voilà l'embryon de la défense terrestre contre avions. Elle restera pareille pour toute la guerre, elle sera faite de shrapnells et de balles de mitrailleuses, mais elle subira de tels perfectionnements que là-haut, même au-delà de 6,000 mètres d'altitude, la rage vous prenait de voir que presque toujours le premier shrapnell tiré venait, de son bruit sec, vous casser les oreilles, secouer votre avion et déceler une présence que l'on avait mis tant de soin à cacher.

Les Allemands ont employé un art extrême à préparer cette défense, ils obtinrent des succès qu'il est inutile de dénier.

Leur artillerie anti-aérienne annihilait la plus grande partie des moyens de nos avions de reconnaissance volant aux altitudes peu élevées. Leur tir pourchassait nos pilotes loin à l'intérieur de nos lignes, tandis que nos pauvres canons atteignaient à peine la première ligne des tranchées ennemies. Plus tard, trop tard hélas, les Anglais et les Français vinrent à notre aide, nous fournirent enfin un maigre matériel convenable, et l'effort coordonné des canons terrestres et des avions combattit plus efficacement les incursions dans nos lignes, des appareils allemands.

Nous ne fûmes pas longs à tenir sur le plateau d'Ans. Deux ou trois nuits après notre arrivée, le téléphone, vers trois heures du matin, annonçait au commandant du groupe que les intervalles étaient forcés et qu'il fallait partir.

Un jour, chacun était prêt. C'est par un temps pluvieux, de gros nuages noirs traînent leurs masses sombres au ras du sol ; les quelque trois ou quatre appareils composant l'escadrille s'en allèrent à l'aventure finir leur carrière dans des campagnes perdues. Pas un ne revint à Anvers. Les pilotes et les machines n'avaient pas accoutumé de voler par des temps pareils. Un des pilotes, beau courage, préféra tout risquer qu'abandonner son avion aux Allemands. Il partit le premier, donnant l'exemple. Hélas ! il devait se perdre et fut fait prisonnier aux environs de Namur. »

On créa un champ d'atterrissage à Louvain. Cette escale fut d'une grande utilité. Du reste, l'activité des aviateurs belges fut nécessairement limitée. Ils n'avaient pas de bombes, tandis que les Allemands arrosaient de leurs projectiles notre armée de campagne et aussi différentes villes, comme nous l'avons dit plus haut.

Quelques aviateurs français et anglais se rendirent à Anvers afin de prêter leur concours aux nôtres. Ils avaient des appareils plus légers et une provision de bombes qui servirent même à l'attaque des hangars de zeppelins à Dusseldorf et à Cologne.

Au début des hostilités l'armée française possédait 120 avions. Le règlement militaire français de 1912 déclare qu'il ne faut pas s'attendre à des combats entre avions au cours d'une bataille...

Cependant la France jouissait d'une réputation beaucoup plus brillante que l'Allemagne en matière sportive. Beaumont, Védrières, Blériot, Garros n'étaient pas des Prussiens. Les exploits des aviateurs français soulevaient l'admiration dans le monde entier. Mais l'Allemagne travaillait en silence. Et du côté des nations alliées l'aviation militaire rencontrait plus de raillerie que d'intérêt véritable.

En 1912, le président de l'Aéro-Club de Belgique prit l'initiative d'une souscription nationale pour doter notre armée d'avions de guerre. Il désirait demander à un



Transport de blessés serbes.

personnage de marque d'accorder son patronage à la souscription. Il s'adressa à un éminent et vénérable homme d'Etat : « Vous n'y songez pas, monsieur ! lui répondit celui-ci d'un accent indigné. Oubliez-vous que ce fut sur ma proposition qu'on discuta à La Haye la question de l'interdiction pour les engins aériens de lancer des bombes et de se livrer à des actes de guerre ?.. N'insistez pas, je vous prie. »

Le président de l'Aéro-Club n'insista pas.

Peut-on aussi rappeler qu'en 1901, au cours d'un dîner offert à Londres à Santos-Dumont, un orateur disait : « Le temps viendra sans doute où nous n'aurons plus seulement des gardes à pied et à cheval, mais aussi une garde aérienne », et de grands éclats de rire saluèrent ces paroles. Santos-Dumont, lui, prédit le rôle futur des aérostats vainqueurs des sous-marins ; mais c'est au dirigeable qu'il pensait, non encore à l'aéro. (1)

A la mobilisation, la Belgique disposait de 16 appareils, biplans biplaces H. Farman, moteur Gnome 80 PH. Les moteurs étaient de fabrication française, mais les appareils étaient de construction belge. A ces seize appareils, partagés entre quatre escadrilles, s'ajouta une cinquième escadrille formée de quelques appareils monoplaces réquisitionnés : deux avions Deperdussin, deux avions Blériot et un avion Morane. Toutefois, le 12 août 1914, nous arrivèrent de France, par la voie des airs, huit avions biplaces M. Farman, type 1913 ; mais trois seulement de ces appareils purent être utilisés comme avions de reconnaissance ; les autres furent affectés à l'école d'aviation.

Quant à notre aérostation d'armée, elle était embryonnaire. Nous ne disposions que de deux ballons captifs du type allemand Redinger, d'un seul treuil et nous n'avions pas de parachute. Nos ballons sphériques roulaient, tanguaient et tournaient comme des toupies au bout de leur câble. Deux petits dirigeables, l'un de 4.200 mètres cubes, l'autre de 1.600 mètres cubes servaient d'écoles.

Il y avait donc encore beaucoup à faire dans notre pays en matière d'aviation. (2)

A la chute d'Anvers notre faible escadrille aérienne partit pour Ostende où elle prit ses quartiers pour quelques jours seulement, à l'hippodrome Wellington. De là elle se reforma à Dunkerque, attendant la livraison de machines que devait faire le gouvernement français. Les

(1) Crokaert.

(2) Encore quelques chiffres : Le 1er août 1914, l'armée belge ne possédait pas une seule voiture automobile ; elle dut tout réquisitionner : elle disposait de 1.000 bicyclettes et pouvait installer 4 postes de télégraphie sans fil. En juillet 1917, elle avait 3.044 camions automobiles, 12.730 bicyclettes et 302 postes de télégraphie sans fil.

rars avions survivants furent utilisés pendant la bataille de l'Yser en conjonction avec les armées françaises. On fit l'impossible à Dunkerque pour réparer quelques vieilles machines et quant tout fut prêt une tempête, arrachant les hangars de fortune, détruisit ce qui restait de notre matériel.

Pourtant la première escadrille, avec un, avec deux, avec trois avions s'était reconstituée. Elle fit un beau et généreux effort, elle vint s'installer dans une prairie à Saint-Idesbald, au nord de Furnes, à portée des canons allemands. Elle travailla avec le plus grand mérite aux côtés d'escadrilles françaises. Elle fut le noyau qui développa le centre de Saint-Idesbald. Les hangars s'élevèrent, les pistes d'atterrissage s'améliorèrent, des Anglais vinrent installer leurs actifs campements, et dans les débuts de 1915, Saint-Idesbald était considéré comme le centre d'aviation le plus important de tout le front belge.

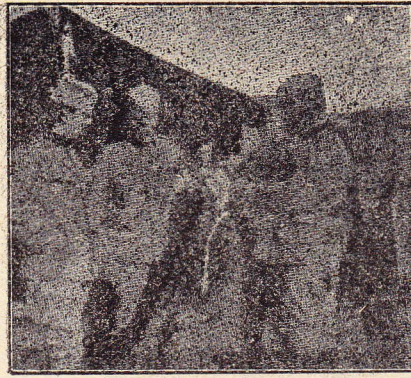
On établit un champ à Houthem, tout contre le village où vécut toute la guerre le Grand Quartier belge. Puis Saint-Idesbald dut être abandonné parce que la menace des canons allemands à longue portée se faisait plus pressante chaque jour et les escadrilles partirent de leur cher et premier emplacement pour venir se loger aux Moeres belges, vaste terrain éloigné de toutes grandes routes et à mi-chemin entre Houthem et Adinkerke.

Houthem et les Moeres demeurèrent, jusqu'à la retraite allemande, les deux grands centres belges d'aviation. Les Moeres surtout, avec les quinze à vingt énormes hangars abritant 70 à 80 appareils, constituèrent le gros de l'aviation belge, réunissant à un moment donné tout le groupe de chasse avec ses trois escadrilles.

Dans les débuts de l'année 1915 on se mit à prendre les premières photographies aériennes, d'abord à des altitudes de 1000 à 1500 mètres et plus tard à 6000 mètres. C'était un travail périlleux, qu'il fallait accomplir au-dessus des lignes ennemies, sous le feu des canons, mais le service de renseignements en tirait de précieux avantages.

Tout d'abord la transmission des signaux aériens à l'artillerie ne put se faire que lentement. L'aviateur devait atterrir et apporter les pièces au commandant en auto. Après une série d'expériences les aviateurs utilisèrent avec un grand succès la télégraphie sans fil. L'armement se perfectionna en même temps et nos avions de chasse munis d'une ou deux mitrailleuses ou même d'un nombre plus élevé inspiraient à l'ennemi une véritable crainte.

Les appareils de chasse attaquaient aussi les ballons captifs ou « saucisses » qu'ils incendiaient au moyen de balles spéciales. Ce jeu réclamait un courage indomptable, car il fallait approcher de très près ces ballons,



A l'ambulance serbe.

qui étaient défendus par de grosses mitrailleuses terrestres et des canons.

On fut amené aussi, par crainte des aviateurs, à masquer habilement tout ce qu'on voulait soustraire aux regards de l'ennemi; c'est ce qu'on appelle communément le camouflage. Le «*Courrier de l'Armée*» écrit à ce sujet :

«*On peut dire qu'au cours de la guerre le «camouflage» a été appliqué de prime abord aux hommes, par l'adoption du costume khaki ou bleu horizon, afin de donner aux troupes le moins de visibilité possible devant l'ennemi. Mais, au fur et à mesure que la lutte se stabilisa, il fallut faire appel à de véritables artistes pour camoufler camions, autos, fourgons, bâches, canons, trains, routes, chars d'assaut, etc.*

Même les navires de guerre et marchands furent soumis à un bariolage pittoresque de lignes blanches, jaunes, vertes, bleues, noires, afin de les dissimuler, autant que possible, au périscope des sous-marins allemands.

La plupart du temps, c'est la nature qui a servi de guide pour réaliser ce mimétisme, don que jusqu'ici possédaient seules certaines espèces d'animaux.

Mais souvent la couleur seule ne suffit pas. On a eu recours à de véritables décors de théâtre pour tromper l'ennemi, se trouvant à quelques centaines de mètres, sur ce qu'il avait sous les yeux et qu'il pouvait observer à loisir.

Prenons une route camouflée au front de l'Yser. Le soi-disant feuillage des arbres est fabriqué de toutes pièces au moyen d'un filet sur lequel sont ajustées des touffes de raphia teint en vert.

Tout ce qui se trouvait dans la zone bombardée, ouvrages d'art, magasins de ravitaillement, dépôts de tout genre, baraquement, abris, emplacement de canons et de mitrailleuses, dut être l'objet d'un incessant travail de dissimulation. L'effort des camoufleurs se porta également vers la création d'observatoires invisibles: parfois, en une seule nuit, un arbre naturel fut enlevé et remplacé par un arbre truqué, d'où un observateur invisible épiait nuit et jour l'ennemi, qui ne se doutait de rien.

Bref, le camouflage a rendu tant de services durant la guerre, que désormais, dans toutes les armées, il a conquis brillamment le droit à l'existence.»

L'écrivain anglais J. Solomon, dans un livre intitulé «*Stratégie Camouflage*» donne une foule de détails typiques au sujet de cette science nouvelle née de la guerre. Le «*Journal des Débats*» en a fait une analyse dont nous extrayons ce qui suit :

Le camouflage stratégique consiste à faire croire à quelque chose qui n'est pas, et à dissimuler quelque chose qui est, ou veut être. D'une part, à attirer l'attention de l'adversaire sur un point où l'on ne compte rien essayer; de l'autre, à l'empêcher de voir ce qu'on prépare sur un autre point.

On sait que l'ennemi — comme les Alliés — camouflait avec soin ses pièces à longue portée : celles-ci avaient des soies, à bonne distance, pas trop cachées, pour attirer l'attention des aviateurs. Souvent la lueur des vraies batteries était cachée par des fumées, tandis que restait

visible celle des fausses. Et les aviateurs de s'acharner sur les fausses positions en respectant les autres.

On camouflait aussi les aérodromes. On établissait une fausse station d'aviation que, volontairement, on dissimulait mal; à quelques kilomètres on établissait la véritable, en souterrain, sous une couverture de terre et d'herbe continuant le pâturage voisin.

On camouflait les routes aussi. Ce que l'aviateur prenait pour la route — où jamais rien ne passait — c'était une toile portée par des poteaux et dont les bords descendaient obliquement vers le sol, pour éviter les ombres. L'aviateur n'y pouvait rien voir et sous la toile il passait hommes, camions, munitions et le reste incognito.

Le plus intéressant en matière de camouflage paraît avoir été une extension de la méthode qui précède aux champs, pour la création de vastes abris et passages pouvant cacher des milliers d'hommes.

Il faut se représenter un de ces abris comme une série de vastes tentes surbaissées, contiguës, colorées et peintes d'avance, représentant exactement, une fois en place, le paysage qu'elles recouvrent : comme des toiles sur lesquelles on a peint des champs identiques à ceux qui sont dessous, comme forme, rapports, dimensions, coloris, direction des sillons, nature des cultures, pistes, chemins, arbres, arbustes, baraqués, etc. La tente confectionnée, on la pose de nuit sur des supports. L'aviateur qui photographie le paysage avant et après camouflage n'y voit rien, à la hauteur où il doit se tenir. Nul signe de vie, tout se passe dans l'ombre. Sous la toile une armée circule, mais rien ne le fait voir. Telle est la méthode générale, et on conçoit qu'elle favorise les surprises.

Ce qu'il faut noter dans le détail, c'est de quelle façon on a peu à peu dépisté ce mode de camouflage ; comment, par l'examen de clichés des prints suspects pris à quelques jours d'intervalle, en y regardant de près, avec un œil averti, on a trouvé les indices du camouflage, en particulier par des ombres ne concordant pas entre elles ou par l'absence d'ombres qui devaient exister.

L'art du camoufleur est complexe et difficile ; les erreurs peuvent s'y glisser et il y a des camouflages qu'on ne réussit qu'en partie. L'art du dépisteur de camouflage n'est pas moins complexe ; il y faut beaucoup de connaissances spéciales et le don d'observation.

Le camouflage fit de tels progrès qu'à un certain moment le commandement français avait entrepris de dérouter les avions allemands en créant hors de Paris des apparences destinées à faire croire que la ville se trouvait aux environs. Mais l'armistice survint qui empêcha le camouflage stratégique dont il s'agit de recevoir tout son développement.

L'armée belge compta des aviateurs très capables. Nous avons déjà parlé d'Olieslagers. Plus tard le lieutenant aviateur Willy Coppens se distingua tout particulièrement. Il était la terreur des ballons d'observation allemands. Citons quelques-unes de ses citations qui en disent assez long :

«*Décoré de l'Ordre de l'Aigle Blanc de Serbie de 4e classe avec glaive :*

Officier, pilote de chasse, remarquable sous tous les rapports, d'une vaillance admirable. A remporté en



Serbe tué.



Hussards allemands en Russie.

moins de cinq mois, 35 victoires (dont 33 ballons incendiés), faisant preuve au cours d'une série ininterrompue de combats, d'une énergie extraordinaire et des plus belles qualités de courage (35^e victoire).

Cité à l'ordre du jour de l'armée française en Flandre, le 18 octobre 1918 :

« Légendaire dans l'armée belge pour son intrépidité et ses succès comme aviateur, vient de forcer l'admiration des troupes françaises en descendant en 13 jours six « drachen » allemands. Trente-cinq victoires antérieures.

GENERAL DEGOUTTE. »

Mais comme il appartient à la dernière période de la guerre, nous le passerons provisoirement sous silence.

Un des plus célèbres aviateurs français fut Roland Garros, que nous citons ici d'une façon toute spéciale parce qu'il exécuta de nombreux vols au-dessus de la Flandre où il dut atterrir et fut fait prisonnier.

Garros naquit le 6 octobre 1888 à l'île de la Réunion, où son père était avocat. Celui-ci partit pour la Cochinchine et emmena son fils, qui visita ensuite les Indes et Madagascar et vint en France en 1900 pour y faire ses études. A Paris il tomba malade et les médecins qui le disaient tuberculeux, l'envoyèrent dans le sud. Mais à Cannes sa santé ne s'améliora guère et pendant deux-huit hivers le jeune homme mena une vie languissante. Puis il se sentit attiré vers les sports et devint un cycliste passionné. Tout en restant fidèle au sport, il continua ses études à Paris. Il conquit le diplôme commercial supérieur, s'engagea comme volontaire dans une usine et s'installa ensuite pour son propre compte. L'aviation eut en lui un ardent champion et Henry Farman n'eut pas à Issy-les-Moulineaux de plus fidèle admirateur que Garros. Bientôt il prit l'air à son tour. Lors de son premier vol il s'en fallut de peu que ce ne fût aussi le dernier.

« Je monte dans mon appareil », a-t-il raconté à un ami (1) « me ficelle avec des courroies, et pendant vingt minutes mon mécanicien tourne l'hélice sans pouvoir mettre le moteur en marche. Mon rêve commençait à devenir un cauchemar et l'énerverement remplaçait mon bel enthousiasme.

Soudain, alors que tout le monde désespérait, au point que la foule formait un cercle compact autour de moi,

le moteur consent à partir. Bonheur ! Je ne regarde pas, fonce tête baissée, démarre à 75 l'heure. J'avais à peine parcouru 30 mètres qu'un immense biplan, conduit par Maurice Clément, venait atterrir. Absorbé par mon travail et me demandant comment j'allais faire pour m'élever, je ne l'avais pas vu. Il arrivait droit sur moi. Je ne pus l'éviter, il coupa mon appareil en deux, le transformant en un monceau d'allumettes. Par miracle, je n'étais pas blessé !

Ainsi se terminait ma première sortie.

Excellent camarade, Maurice Clément me fit donner un nouvel appareil. Cette fois, moins confiant et ignorant toutes les manœuvres du vol, surtout de l'atterrissage, je m'envolai cependant. En descendant, je cassai une roue, une de ces roues très légères faites pour Santos-Dumont qui était un virtuose.»

Garros persévéra et obtint des succès rapides. John Morsant, le célèbre aviateur américain qui accomplit le premier le trajet Paris-Londres avec un passager, l'emmena en Amérique. Puis Garros s'engagea dans les courses Paris-Madrid, Paris-Rome et le circuit d'Europe, Paris-Liège-Spa-Bruxelles-Utrecht-Roubaix-Calais-Londres - Paris. Puis il s'embarqua pour l'Amérique du Sud. Il vola en compagnie d'officiers brésiliens et à la suite de ses démonstrations le gouvernement décida la création d'un département aéronautique. Lors du Grand Prix d'Anjou de l'Aéro-Club, il remporta la victoire. Il offrit son appareil, un monoplane Blériot de 50 chevaux Gnome, à l'armée française. En 1913 il traversa la Méditerranée. Pour ce qu'il avait essayé en 1911, mais y avait laissé la vie. Garros partit de Saint-Raphaël. En moins de 8 heures il parcourut la distance de 760 kilomètres (les navires les plus rapides y mettaient 31 heures). En atterrissant à Bizerte il lui restait encore 5 litres d'essence. La moindre déviation aurait entraîné sa mort. Il avait compté sur sept heures et demie pour son essence mais espérait que grâce au vent, il pourrait effectuer le parcours en une heure de moins. Un quart d'heure après son départ il aperçut la Corse. L'air était très froid et Garros était engourdi. Le passage au-dessus de la Sardaigne fut difficile. A un certain moment il ne savait pas s'il suivait la bonne route ou s'il avait dévié. Une pièce se détacha du moteur, qui continua cependant à fonctionner. Enfin il aperçut trois torpilleurs et un peu plus tard la côte africaine. Il atterrit à Tunis, où les militaires le saluèrent.

(1) « Roland Garros » par Jacques Mortane.



Prisonniers serbes fusillés par les Autrichiens.

rent avec enthousiasme. Ce raid valut à Garros la Légion d'Honneur.

Au début de la guerre Garros fut enrôlé dans l'escadre M. S., 23, du capitaine-commandant de Vergnette. Il dut rester à Saint-Cyr pour attendre ses appareils. Bientôt les journaux racontèrent qu'il avait été tué en attaquant un zeppelin qu'il avait détruit. Le 24 août il succomba pour la seconde fois — d'après les journaux, au cours d'une attaque contre un aéroplane allemand au-dessus de Toul.

Ce n'est que le 16 août que Garros exécuta son premier vol. Il n'était que simple soldat, « cocher d'avion » pour les officiers d'état-major. Peu après cependant il fut chargé de l'étude des perfectionnements à apporter au service aéronautique. Il accomplit sa mission avec tant de succès qu'il fut promu sous-lieutenant. Le 1er avril 1915 il attaqua un avion allemand, qui fut incendié et s'abattit dans les lignes françaises. Il fut cité à l'ordre du jour dans les termes suivants :

« M. le sous-lieutenant d'infanterie Garros (Roland), pilote de l'escadrille M. S. 26 :

Aussi modeste que brillant pilote, n'a jamais cessé de donner l'exemple du plus bel entrain. Le 1er avril, a abattu un avion ennemi au cours d'un combat aérien.

Au Q. G., le 4 avril 1915.

FOCH ».

Le récit de ce combat, Garros l'a fait dans une lettre qui fut publiée dans les « Lectures pour Tous ».

« J'étais parti seul, avec 95 kilogrammes d'obus pour les lâcher sur une gare teutonne.

Arrivé à 10 kilomètres de nos lignes, je vois assez loin et bien au-dessus de moi (500 mètres plus haut) un appareil sur lequel nos batteries tiraient. Je manœuvre pour lui couper la retraite, tout en m'efforçant de prendre la hauteur qui me manquait. Cela dure six à huit minutes. Arrivé à bonne hauteur, je m'approche : les batteries nous tirent dessus dans le tas. J'ouvre le feu à 30 mètres, le Teuton répond à coups de fusil. Je recharge ma mitrailleuse trois fois. Au bout de quelques balles, l'ennemi fuit en désordre et en descendant à toute allure. Je ne le lâche pas d'un mètre. Le combat dure six minutes. Il se termine à 1.000 mètres d'altitude : criblé comme une passoire l'Albatros prend feu subitement. Une immense flamme l'environne et il descend en tourbillon. C'est

tragique, affreux. Au bout de vingt-cinq secondes ou moins (qui paraissent longues) de chute, l'appareil s'écrase sur le sol dans une grande fumée.

« J'ai été en auto voir les débris; les premiers arrivés avaient raflé tous les objets, armes, insignes, etc. Je fais des démarches énergiques pour les récupérer. Les deux cadavres étaient dans un état horrible : ils étaient nus et saignants ! Le passager avait une balle dans la tête. On n'a pas examiné le pilote qui était trop mutilé. Les restes de l'appareil étaient percés de balles un peu partout. Le combat s'est passé presque au-dessus des tranchées et les troupes ont pu en suivre toutes les phases, à plusieurs kilomètres. Il paraît même que les Allemands étaient sortis de leurs trous pour mieux voir; les nôtres ont pu en dégingolier quelques-uns ».

Un second taube fut abattu quelques jours plus tard près d'Ypres. Deux avions allemands étaient venus reconnaître les batteries anglaises. Garros réussit à s'en approcher sans être aperçu. Tout à coup le premier le vit et prit la fuite. Le second fut atteint immédiatement et chancela; il descendit, puis se redressa pour tomber enfin dans les lignes allemandes, à trois kilomètres des positions anglaises. Le 18 avril il abattit un Albatros près de Langemarck. Mais ce jour-là il fut lui-même fait prisonnier.

Il était parti à 5 heures 10 pour aller jeter des bombes sur la gare de Courtrai. Il était accompagné d'un second appareil. Près de Lendeledé ils furent bombardés l'un et l'autre. L'un vira vers Menin, tandis que Garros poursuivait sa route. Il aperçut un train sur la ligne Courtrai-Ingelmunster, descendit rapidement et vira au-dessus des wagons. Il jeta une bombe qui atteignit la voie ferrée, y creusant un trou d'un mètre de profondeur et de deux mètres de diamètre. Puis un second projectile fit explosion. Le train ne fut pas atteint, Garros remonta mais tout à coup son moteur s'arrêta touché par une balle. L'aviateur français atterrit dans la direction de Hulste. Il fit aussitôt flamber son appareil et se cacha. Les soldats le cherchèrent longtemps et finirent par le découvrir derrière une haie, dans un fossé. Les Allemands refusaient de croire qu'il fût seul. « Je suis Garros et je volais seul », déclara-t-il. Toutefois une légende se forma d'après laquelle le mécanicien aurait été capturé, tandis que l'on avait laissé Garros s'échapper.